

STEPH PINARD présente :

Ballade Pour Une âME.

à partir des Textes de H. SPENCER.



Editions de l'âme sans peur © 1994

---

Je dois ouvrir la marche. Je t'offre  
le fruit de la laborieuse lecture  
d'une partie de tes lettres. Ceci est  
le gage d'une amitié éternelle. Tu  
trouveras dans ces quelques  
pages de l'amertume, du rire et  
parfois un soupir. Il ne faudra  
jamais nous oublier.

Pour toujours  
A toujours

Steph Pinard

le 5 Février 1994.

*Je déambulais dans la ville, seul donc solitaire. Je m'égayais l'âme, lisant chaque  
nom de rue, chaque affiche, à l'affût de l'inédit. Me voici **rue Notes Bleues** et je lis*

*une affiche sur un mur sale, il y est inscrit :*

« Une jupe aux paillettes d'onyx scintille sur une banquette de moleskine.  
Des jambes, interminables, enveloppées dans des bas, en découlent.  
La barmaid allume nonchalamment une cigarette.  
Elle sourit, par devoir, aux plaisanteries d'un pilier de comptoir.  
Deux femmes jouent avec une queue ... de billard.  
La barmaid agit frénétiquement ... le shaker.  
La chanteuse de jazz susurre une douce mélodie.  
Une longue et légère cigarette se consume entre mes doigts.  
Des verres à cocktails multicolores sont abandonnés sur la table.  
Un couple se serre amoureuxment et fait ce que je ne pourrais jamais faire ...  
Serge chante un air aux accents exotiques, au rythme syncopé.  
Une bande d'amis à la table d'à côté s'offre une bouteille de champagne.  
Le barman ouvre la bouteille et renverse quelques bulles  
Sur les pieds d'une femme.  
Elle frissonne du plaisir des riches : gâcher le précieux liquide.  
Je suis seul dans cette atmosphère bleutée.  
Que fais-je ici, en tentant de tromper mon ennui par mon regard posé sur des  
femmes intouchables ?  
Pas de réponse, comme il n'y a pas de sincérité  
Dans les applaudissements pour la chanteuse.  
Le concert est terminé, le groupe vient me rejoindre.  
Des cigarettes emballées dans du papier sont posées sur la table.  
Elles ont un fil rose en guise de filtre.  
L'inspiration est difficile.  
La flamme est souvent nécessaire.  
Une odeur de pays lointains envahi la salle.  
Les tables sont désormais vides et nous quittons la boîte de Jazz. »

*Les traces d'une sortie nocturne, marques d'un passé qui vit encore. Un texte sur la  
vie et ce qui va autour. Je ne fais pas de détour. Voyons, rue ... **Rue Rien d'autre à  
faire**, je me baisse et ramasse un tract :*

« Je n'ai pas de Noirs Désirs, au contraire une furieuse envie de vivre, d'écrire, de  
lancer mes mots à la face du monde ! Mais ce monde, est-il capable de les recevoir,  
de les comprendre ? Là se pose mon problème. »

*J'arrive à un carrefour. Pourquoi choisir sa route ? Je vais en faire le tour et  
prendrais la rue dont le nom me rassurera. Je me laisse le choix. Derrière moi, Rien  
d'autre à faire ; devant moi, **rue Du Fantôme mélancolique**, sur le bitume des  
inscriptions tracées à la craie blanche, je me penche et je lis :*

« Une voile noire se hisse. La nuit est là. La grisaille de la ville a éteint les étoiles.  
La fée électricité fait scintiller un semblant de voie lactée. Dans une rue sans  
réverbère, le fantôme peut enfin voir le jour. Il glisse sans but sur le bitume usé,  
balafré. Le dédale des rues se mêle à celui de sa mémoire. Dans ses souvenirs, il

tente de retrouver le chemin de ses rêves, les avenues où il a croisé des empreintes de vivants et où ne gisent plus que des papiers gras d'existences trop lourdes. Il ne traîne même pas derrière lui le parfum de la mort, pas plus que son ombre, il n'en a jamais eu comme tous ceux de son espèce. Vivre la nuit, ne pas se faire remarquer, n'être que l'oubli. Il aimerait avoir une apparence, être plus qu'un spectre. Or pour posséder une silhouette, il faut un faisceau de lumière. Il lui arrive parfois de ricaner de sa solitude. Rire jauni d'une feuille abandonnée aux rayons d'un soleil qu'il ne voit jamais. Un chat noir traverse devant lui, il se moque bien des mauvais présages. Ça ne l'amuse même plus de faire peur. Il souhaiterait juste un regard tendre, un geste d'attention. Hélas aux yeux de tous, il est transparent, comme la larme qu'il n'a jamais pu verser. Son flottement le conduit dans les allées du cimetière, lieu de pèlerinage incontournable. Il préfère cependant le crématorium, il s'en dégage une chaleur de vivre qui invite à y entrer. Cette nuit, il déambule sur les pierres froides, les fleurs offrent leur calice de plastique à la faucheuse. Il croise un fleuriste qui récupère des roses fraîches dans les couronnes, charognard de la pureté. Il lit les noms sur les plaques, il verserait bien un sanglot de compassion, or ses orbites sont aussi vides que ces caveaux. La pitié, impuissante, le fige. Changer d'enveloppe serait la solution. Le Diable comme tout le monde, réduit ses effectifs, le pacte est donc improbable. Les rêves s'évaporent, il voudrait crier pour qu'on vienne le délivrer de cet envoûtement. Qui a déjà entendu les plaintes d'un fantôme, peut comprendre ces supplications inextinguibles. Le vent balaye les croix de marbre, implorations des âmes errantes. Aucun battement d'aile d'ange ne descend adoucir cette atmosphère. Il ne peut plus supporter ces gémissements, son sang aurait pu se glacer s'il en possédait. Il s'enfuit et retourne dans la folie des vivants. Le souffle du soir répercute les échos de la cloche du temps qui comblent son existence d'esprit silencieux. Le bruit des chaînes comme le drap blanc, c'était pour la légende. Comment pourrait-il porter une enveloppe claire, lui qui n'a pas le droit d'avoir de lumière intérieure. Après ce long vagabondage, il s'assoit sur le bord d'un trottoir et regarde des vies lancées à pleine vitesse passer sans le voir. Il tire tranquillement sur sa cigarette, cherchant dans les colonnes de fumée, un signe du réel. Il décide de le provoquer. Un homme se tient assis sur son résignement, perdu dans ses échecs. Il s'approche de lui et le fait tomber de son nuage de regrets. Cette chute inexplicable le sort du renoncement. Il reprend conscience du temps qui passe. Le goût du goudron lui redonne celui de la vie. Un monde de vivants ne serait rien sans les spectres. Vengeance ratée, il avait encore fait une bonne action. Il en avait assez d'être ainsi pardonné. Le fantôme voit l'aube poindre sa brume bleutée, il retourne dans ses ténèbres rassurantes. La nuit suivante, son aventure peut recommencer, condamnation à l'errance perpétuelle. »

*Et moi, je suis toujours au milieu du carrefour vide de l'animation journalière. J'ai un peu froid, je remonte la fermeture de mon blouson. Je laisse mes yeux vagabonder. Ils s'arrêtent sur un panneau publicitaire où l'on a griffonné au marqueur, juste au dessus du nom de la rue **Un regard** :*

« Un écrivain ( Louis Calaferte ) disait que l'on passe sa vie à passer à côté des gens. Et pourtant les rencontres enrichissent notre existence. Il faut oser les provoquer. Il y a tant de gens qui meurent de n'avoir rien tenté de leur vie, je ne veux pas finir comme eux. Les expériences donnent l'amour de la vie, l'envie d'aller

plus loin, franchir les dunes pour trouver l'oasis perdu au milieu du désert. Il ne faut pas avoir peur des personnes qui croisent notre vie : Même si le monde nous entraîne à nous constituer un blindage, rien ne sert de se protéger d'elles, on regrettera toujours de ne pas les avoir accueillies à bras ouverts. Et même si après les avoir un peu découvertes, on est un peu déçu, je pense qu'il vaut mieux regretter quelque chose que l'on a fait plutôt que quelque chose que l'on n'a pas fait. On sait au moins à quoi s'en tenir et que l'on n'est pas passé à côté d'eux, donc de nous même. Oui, car le regard, l'amour des autres, c'est ce qui nous fait exister. Sans eux, on peut toujours se regarder dans une glace, on n'y verra jamais son reflet. Alors que dans la pupille d'un être, on acquiert une dimension, une profondeur et une certaine matérialité. Nous devons apprendre cette règle : on n'existera jamais que dans les yeux de l'autre. Qui est cet autre ? Pour trouver la réponse, il faut aller voir ce qui se passe derrière les rétines. Voir la vie et non l'éviter, comme on passe devant une vitrine. On doit oser entrer, fouiller, prendre le temps, comme chez un antiquaire où l'on chercherait un coffre à bijoux oublié qui contiendrait un diamant inestimable. En retour d'un tel présent, il faut se laisser pénétrer par l'autre, par sa chaleur, se laisser regarder. La vie ce doit-être un échange, un dialogue. Le monologue est laissé aux artistes : ils sont toujours solitaires quelque part. La vie a besoin, elle, de cette dualité. Tout ce qui est à vivre est à vivre à deux : des yeux fixant l'horizon, les amants assis sur le sable regardant le soleil se dissoudre dans la mer, un sourire répondant à un autre. Il ne faut pas être comme cet homme , malheureux, comparable aux miroirs qui réfléchissent mais ne peuvent pas voir - NdLE = Semi-réfléchissant -. Il est habité du vide de la solitude. L'absence provoque la cécité. On doit vivre le maximum d'aventures, ne pas croire que cela n'arrive que dans les livres, les films ou les rêves. Même s'il y a des échecs, il est nécessaire de savoir se relever et repartir. Apprendre à tirer les leçons. L'existence est un mouvement perpétuel : avancée, chute, rétablissement et nouvelle avancée. Tout est toujours à recommencer. Toujours croire, espérer, car désespérer : c'est renoncé à la vie, même si l'avenir se charge de rabaisser nos espérances. La vie est trop courte, c'est banal de dire cela mais il est indispensable de la voir large, se sentir immense, tout essayer avant de ne plus en avoir la force ou le temps, approfondir les rencontres, ne pas rester sur une première impression. A l'image de la lune, quand on regarde une personne, on en voit seulement la moitié. N'hésitons pas à en faire le tour. Découvrir sa face cachée, plus belle que l'apparence, inattendue, surprenante, charmante ; chargée de détails insoupçonnés. On mesure donc la véritable valeur de l'être, une fois l'apparence dépassée. Une relation peut alors s'établir sur les bases de ces découvertes. Elle sera d'autant plus forte que celles-ci seront touchantes . »

*Je me suis longtemps arrêté devant ces mots. J'ai oublié la réalité du carrefour des lettres et mes pensées ont fui vers un pays peu connu de mon intérieur. Mais c'est une autre sorte d'histoire ... Je pivote et je découvre une nouvelle rue, un nouveau nom, **Le bon compte**. Je décide d'investir la rue somme toute assez étroite. J'avance à petits pas comme un voleur de lune : mes oreilles décelent un murmure provenant d'un soupirail. Je m'allonge sur le trottoir et colle ma tête contre les barreaux. Une voix d'homme s'échappe :*

« Olivier vivait à Leicester, ville moyenne du centre de l'Angleterre. Ce matin là, il ouvrit sa boîte aux lettres, une seule enveloppe s'y trouvait. Le timbre n'était pas à l'effigie de sa gracieuse majesté. Il en regarda la provenance, elle venait de France.

Il reconnut l'écriture, il savait qu'il ne la lirait pas. Trop de souvenirs y étaient enfermés, il n'avait pas envie d'ouvrir la vieille malle au couvercle poussiéreux. Sa mémoire ne lui demanda pas son avis, elle lui renvoya les images de ce qu'il refusait de voir. Trois ans s'étaient écoulés depuis que Mathieu était venu ici. Il continuait à lui écrire de temps en temps, comme un phare lance sa lumière dans la brume. Olivier ne lui avait jamais répondu et depuis deux ans, il n'ouvrait même plus les enveloppes. Trop de choses le raccrochaient à ce correspondant français chez qui il avait passé deux mois, il y a ... quatre ans déjà ! Le temps lui filait entre les mains et il préférait ne pas y prêter attention. Cela lui semblait moins difficile pour aborder l'avenir sereinement. Il aimait mieux penser cette année, au diplôme de professeur d'histoire qui l'attendait au mois de Juillet. Or sa mémoire ne cessait de lui envoyer les notes de cette chanson de Bruce Springteen. Ils l'avaient écoutée le jour de son départ, en regardant l'horizon du balcon de chez Mathieu. Tout cela s'associait évidemment pour lui avec l'image de Vicki. Il ne voulait plus penser, juste pleurer et que ce pan de sa vie parte dans une larme, faire le ménage dans ses souvenirs. Il était maintenant assis, face à son bureau, la lettre posée sur le sous-main. Il alluma une cigarette, espérant encore que tout disparaîtrait dans une colonne de fumée. Il songeait à la vie qui l'attendait, il devait monter dans un train sans se retourner. Sa vie, elle ressemblait à une route mouillée, lui à une voiture aux pneus lisses. Il aurait du mal à garder le cap. Surtout ne pas regarder dans le rétroviseur, il y avait trop de choses qui le perturbaient. Il arrivait déjà difficilement à garder les roues droites, ce n'était pas pour faire demi-tour sous prétexte d'une lettre. Il se décida à sortir. Il marchait sur les larges trottoirs bordés de prunus. Là s'en était définitivement terminé, sa mémoire prit possession de son esprit. Il se rappelait le chemin du collège, tous les matins avec Vicki, le soir quand il la raccompagnait, les longues promenades qu'ils faisaient jusqu'au parc. Il souhaiterait laver sa mémoire sous la pluie fine qui coulait délicatement sur son nez. Mais il savait, la maison de Vicki était là, quelques rues derrière. Comment avait-il pu en arriver là ? Parfois, il passait de longues minutes à se regarder dans la glace de la salle de bain. Il n'y voyait pas l'homme qu'il aurait voulu être. Nous avons toujours deux visages, se disait-il. Toujours la même histoire, les mêmes comportements, un pas en avant, deux pas en arrière. Pourtant lui qui était si amoureux, si heureux ... Seule la vie pouvait se charger de modifier ainsi un être. Tout revenait en lui, aussi clair que si c'était hier. La bourse d'étude, l'entretien à l'Université d'Oxford, le job qu'il avait trouvé cet été là, les longues conversations sous la lune avec Vicki, au mois de Juillet, les promesses qu'ils se faisaient, l'amour qui serait plus fort que les distances, les cartes postales de France. Justement, elle y était allée au mois d'Août avec ses parents. Son silence lorsqu'elle était revenue. Son départ au mois de Septembre. Le film qui défilait devant ses yeux n'avait pas jauni. Il ne comprenait toujours pas son attitude. Depuis une heure, il errait au hasard dans cette ville. Il vit un banc. Il y reposa le poids de ses interrogations. Une vieille femme le regardait, elle connaissait ce visage, elle le voyait tous les matins en faisant sa toilette, lorsqu'elle s'apprêtait pour recevoir dignement la grande dame des ténèbres. Elle savait ce qui se passait derrière les traits tirés de ce jeune homme qui avait dû être autrefois un garçon plein de vie. Elle avait vécu ce moment où les gens commencent à penser. Alors ils ne ressemblent plus à des êtres vivants. Ils partent vivre dans un recoin désert de leurs esprits et cherchent quelque chose dont personne n'a besoin, mais qu'ils croient la solution de tout. Elle connaissait la réponse : il n'y a pas de solution du tout. Elle continua la route vers sa petite maison. Olivier ne l'avait même pas remarquée, les individus lui étaient devenus indifférents depuis deux ans, tout passait devant lui comme les nuages face au soleil, rien ne

modifiait plus son parcours. Et cependant ce matin, la lettre de Mathieu l'avait amené là, au milieu de ses souvenirs, de ces questions. Deux années qu'il s'en accommodait très bien, qu'il oubliait peu à peu. Tout était revenu en lui telle une rafale de vent qui rabat sur vous les embruns de la vague qui se fracasse sur la digue. Qu'est-ce qui l'avait décidé un matin d'Août à oublier définitivement Vicki. Tirer un trait sur ces années heureuses aussi facilement qu'on raye une mention inutile dans un formulaire administratif. Puis il était parti à l'université, il s'était consacré à ses études. Il revenait rarement, juste pour signaler à sa famille qu'il était toujours en vie. Il n'avait même pas essayé de voir d'autres filles. Il ne sortait plus, il s'accrochait à ses livres comme un naufragé se retient à la moindre planche de bois. Il s'était renfermé sur lui-même à l'image d'un cercueil. Et pourquoi n'avait-elle rien tenté, alors qu'ils s'étaient dis qu'ils pourraient s'adapter à cet éloignement, au déchirement de l'absence. Peut-être qu'elle aussi, un matin s'était réveillée en comprenant que nos souffrances n'ont pas de fin. Elle avait accepté son destin en silence. Si elle l'avait pris dans ses bras réconfortants, peut-être que tout aurait été différent. Mais il était là, seul sur ce banc, sous cette averse au goût acide d'été anglais. Et rien ne changerait plus. Il n'avait pas eu l'idée d'aller la revoir. Qu'aurait-il pu lui dire ? Il s'est simplement levé et est retourné chez lui. Il était face à son bureau, la lettre était toujours là. Il la prit et la jeta à la poubelle. Il s'est assis et a ouvert un livre d'histoire. Il ne pouvait rien faire d'autre que continuer à vivre, en tentant d'oublier ce matin d'Août, et qu'enfin son compte soit bon. »

*Le livre claque dans les mains de la voix inconnue, « une petite note fait par une larme de bonheur, souvenir de toi puis le silence de la distance. ». Je continue ma quête vespérale. Je tourne à l'angle de la rue et je me retrouve dans la **rue Des Petites Notes**. Une feuille de cahier traîne sur le sol humide par l'urine déversée. Je la ramasse et entame sa lecture en avançant :*

« Sensation interne étrange.  
Parfum de mélancolie.  
L'esprit sent la fin d'une époque.  
La fin d'une année universitaire.  
Je ne sais pas ce qui m'attend pour la prochaine.  
Quels seront les amis que je ne reverrai pas ?  
Le restaurant universitaire ne se remplit même plus.  
Les salles de cours se vident à vue d'oeil.  
Pourtant les rayons de soleil dessinent sur les visages des sourires de vacances.  
Les pelouses du campus fleurissent de nouvelles espèces.  
Leurs pétales sont multicolores, courts.  
Elles laissent apparaître des tiges lisses aux reflets mordorés.  
Ces fleurs dégagent des fragrances attirantes.  
Qu'est ce qui m'empêche de m'allonger parmi celles-ci ?  
Force invisible. Barrière de l'ennui. Frontière de l'espoir.  
Timidité exacerbée qui pétrifie les mouvements.  
Culpabilité face au travail encore à fournir.  
Pas le goût de s'amuser, malgré les invitations aux plaisirs.  
Les révisions accaparent les pensées.  
Les jours gris semblent un peu plus dur à affronter.  
Sentiments inexplicables, frayeurs inextricables.

Peut-être est-ce l'angoisse voilée, la peur des examens qui approchent.  
Semelles usées à courir dans les nuages.  
Visage eu cirage terni par la poussière du temps.  
Même si la douleur ne dure qu'un temps, on s'en souvient longtemps.  
Finalement, tout cela n'est pas important,  
Quand la mélasse, l'âme hélas, l'âme est lasse.  
*Quand la mélasse, l'âme hélas est lasse.*  
Tout nous pousse à boire la tasse.  
A ta santé !!

J'écris et décris, des cris de si.  
Des cris de silence, confrontés à l'absence. »

*Je m'arrête quelques instants. Je ne pense pas et tombe en arrêt sur une voiture.  
Elle dort les deux pneus dans le caniveau. Sur le siège du passager, un livre ouvert,  
une brûlure ... de cigarette marque la page :*

« Comme la faim appelle la fin,  
Le mot appelle la fin,  
Le mot appelle les maux.  
Le souvenir appelle la mélancolie.  
La solitude appelle la nuit  
L'ennui appelle l'envie  
Et alors, j'écris !  
Briser l'attente par peur d'une déchéance.  
La plume est innocente.  
La main viole la pensée.  
Je suis à l'affût de l'inspiration.  
Le désespoir pousse au crime...  
Et tout fout le camp dans un trait bleu.  
On ouvre la malle des désirs.  
On y trouve des masques d'innocence.  
Les rêves s'en mêlent.  
Et nous revoilà sur un ciel bleu azur.  
Je m'en vais y faire un tour ...  
Et c'est le retour de la mémoire,  
Qui tue les derniers espoirs.  
Je lance un dernier appel !  
Je cris au fond de moi,  
Des passions qui restent sans issue ...  
Mon coeur reste un étranger.  
Je ne comprendrais jamais mes sentiments.  
Je pose mot à mot les pierres de ma prison.  
L'ombre des barreaux barre mon horizon.  
L'amour est incertain, ça c'est certain !  
Le silence a un goût d'abandon.  
Refuser les évidences, l'esprit s'en balance !  
Multiplier la correspondance, faire disparaître l'absence.  
Je dessine mes nuits, mon ennui sur des feuilles blanches.

J'enchaîne mon regard à des lumières artificielles.  
L'aube s'éteint et personne ne vient.  
La femme est un renoncement à ses peurs.  
Je me noie dans un ruissellement de regrets.  
Et l'on dérive sur des caresses imaginaires ...  
L'encre est un plaisir solitaire,  
L'illusion du poète n'est que passagère.  
Le train qui nous conduit vers l'oubli  
Ne m'a pas débarqué, je suis perdu !  
Les paysages défilent à travers les vitres de mes phantasmes.  
Et les nuits sont courtes, il n'y a plus de rêves.  
Je brûle mes yeux au feu du soleil,  
Ne plus voir cette aveuglante réalité.  
Et tout n'est que des mots.  
Je n'ai pas le courage d'arrêter ma vie.  
Je suis un lâche, et je relâche mon regard.  
Le jour s'est levé, la nuit est oubliée.  
Ma pensée s'est abîmée dans ces hallucinations.  
J'ai, dans le courant, laissé filer ma raison.  
Et maintenant je déraisonne sur mes maux.  
Je ne trouverais plus le mot : sortie.  
Je suis prisonnier d'un labyrinthe.  
Et ce n'est pas cette plume qui m'indiquera le chemin.  
Alors moi aussi je l'enferme et je la ferme !  
Les mots n'ont plus d'avenir pour moi.  
Je vais simplement tenter de survivre ...

Que la plume s'écoule  
Que le sang bleu coule  
et que l'amitié en découle.

- Page de minuit sans autre numéro - »

*Je crois que j'ai continué mon chemin, à travers l'obscurité de mes pensées. Je ne sais plus trop comment je me suis trouvé rue **Au Fond De La Bouche**. Je me rappelle, lisant une partition exposée dans la vitrine d'un magasin :*

« Ce soir, j'ai vu ou rêvé ?  
Un canyon vu d'hélicoptère.  
Un lézard sur le bord d'une route.  
Une plage où traînent de jolies filles.  
Un film où des hommes tendent un bras vers le ciel.  
Une fleur tombe au ralenti sur le sol.  
Deux amants se taillent les veines.  
Au son de chansons à boire très anciennes.  
" Fortune impératrice du monde " crie le choeur.  
La fortune qu'il recherche est celle de la mort.  
Il la trouva dans l'eau d'un bain purificateur.  
Une porte s'ouvre sur un autre monde, meilleur ?

Un homme heureux me parle de gens qui s'aiment.  
Un écrivain me dit : " L'amour est amer, la mort est douce. "  
Je ne sais pas, je n'ai goûté ni à l'un ni à l'autre.  
Cette semaine deux flammes se sont éteintes :  
Celle d'un amour depuis longtemps abandonné à un simple briquet.  
L'autre par un seau d'eau jeté sur une lettre enflammée.  
Qui peut m'expliquer cette chose appelée amour, love, liebe, amor, iubesc ... ?  
Qui pourra m'arrêter d'envoyer des lettres qui finissent par me faire mal ?  
Qui m'enseignera la différence entre amitié et amour ?  
Pouvoir fermer les yeux, ne plus les voir. Mais où aller ?  
Comment avancer, voir les beaux jours poindrent à l'horizon ?  
Mes paupières fermées me renvoient l'image de mon âme : un écran noir.  
La musique ne laisse pas de place pour des violons aux accents romantiques.  
Un simple gémissement produit par la crécelle de l'exclu de l'amour.  
Si je pouvais oublier chaque blessure  
En faisant, sur les pages de mon passé, une simple rature.  
Hélas, comme la bile, les regrets remontent toujours, avec leur goût amer.  
La mémoire, toujours parée de ce même moire tantôt bleu tantôt noir.  
Tant pis si je perds du temps sur mes souvenirs,  
C'est le signe d'une vie passée et à venir.  
Amertume toujours là, cachée au fond de la bouche.  
Prête à surgir, sur les papilles gustatives, à la moindre relâche.  
Pas de nouvelles très réconfortantes. Je suis mon cours ...  
Canal reliant Fac et appartement, entre deux, un cinéma, parfois.  
Sur les berges, personne pour regarder passer mon vaisseau fantôme.  
Heureusement, deux amis ont ouvert une écluse pendant deux jours.  
Des anges sont venus et ont fait décoller ma péniche.  
J'ai découvert des territoires depuis longtemps oubliés :  
Joie, bonheur, amitié, Chanvre, rire, étaient leurs noms.  
Et puis brusquement dans un couloir du métro,  
Les deux amis ont refermé l'écluse et ont disparu dans la foule.  
La péniche solitaire a repris son va-et-vient,  
Les yeux du capitaine fixés sur la barre,  
De peur de les détourner vers un promeneur égaré sur le bord du canal.  
Et ainsi d'échouer le bateau sur un récif et ne plus s'en dégager.  
Oui, il faut être fort pour diriger un bateau, surtout seul ...  
Etre toujours à l'affût mais sans se détourner de sa tâche sinon c'est foutu !  
Banalité du geste, mais il faut bien que quelqu'un le fasse.  
J'ai pris mon fardeau et m'en suis fait une raison.  
J'avance, je ne sais où, mais c'est toujours mieux que de rester sur place.  
Ca laisse peu de place pour le plaisir, et alors ?  
On ne peut pas tous avoir de la chance, tant mieux pour les autres.  
De toute façon je ne pense pas être malheureux, juste insatisfait.  
Mais qui peut prétendre satisfait de nos jours ...

Je vis, c'est déjà ça, un jour de plus, c'est un que la mort n'aura pas.  
Je dois te quitter car le bateau n'attend pas les retardataires  
Et je n'ai pas envie de rester sur le quai de la vie.  
Regarder les autres passer joyeusement, sans en faire parti ...

Salut, capitaine au long-court ... »

*J'ai eu envie de partir, loin, très loin. J'ai levé la tête vers le ciel étoilé. J'ai interrogé les étoiles et elles m'ont dit :*

« Les désirs de la perception sont insondables.  
Je bois le sang de mon inspiration.  
Je mange le pain de ma pensée.  
Les mots s'émiettent sur la table rase de l'esprit.  
Les veines tranchées de la réalité baignent dans la déveine.  
Une vie pour rien serait celle où l'on n'a pas crié ses peurs !  
Je m'effraie de la noirceur de mon coeur ...  
J'imagine la surprise du chirurgien qui devra l'opérer.  
Je ne souhaite pas voir mes poumons remplis de cet air irrespirable.  
Je rêve d'être un papillon, m'envoler dans un battement multicolore.  
Le moule qui modèle l'être humain doit être fêlé.  
Une race de fou a colonisé cette planète ...  
Je voudrais casser tous les crânes,  
Et me délecter de cette chair neuronale.  
La mollesse du cerveau se brise sur la dure réalité !  
Couper la moelle pour stopper les réflexes.  
Les instincts instantanés déconnectés, juste pour déconner.  
Observer les sentiments purs, juste pour sentir ...  
Epurier la passion sur l'autel de la vie.  
L'amour n'est pas une religion, tout au plus une incertitude.  
Les ciels bleus ne sont que des hallucinations daltoniennes.  
Les jours ne seront toujours qu'un dégradé de gris sans éclaircies.  
Tout se refroidit comme mon âme, émotion 0°C !  
J'aimerais qu'on me fasse un lavage de coeur.  
Evacuer ce sang impur, rafraîchir mes neurones.  
Rallumer le soleil refroidi qui s'est éteint en moi.  
Que mon esprit soit une terre labourée prête à recevoir de nouvelles graines.  
Désherber les champs de ma mélancolie.  
tracer de nouveaux chemins dans les broussailles de ma vie.  
Partir sur les routes d'une poésie passagère.  
Conduire au hasard des nuits, sans phare, juste pour voir.  
L'inspiration s'arrête là sur une voix sans issue ! »

*J'ai marché une bonne partie dans la nuit et dans mon errance nocturne, j'ai entendu un cri, une plainte qui venait de nulle part et qui n'allait nulle part :*

« Tu vois, je transgresse la loi du silence  
Mais je ne peux me passer de ton absence  
Je n'arrive pas à faire une croix  
Mon coeur, mes souvenirs sont encore près de toi  
Même si tu ne me fais plus aucun signe  
J'ai du mal à ne pas laisser courir ma plume sur les lignes  
L'amour est comme ça

Un silence ne l'éteint pas !  
Je ne parviens pas à me rendre à la raison,  
Tu es la cause de ma déraison.  
Et le temps n'y peut rien.  
Chaque parcelle se souvient.  
Il n'y a pourtant pas d'amertume,  
Juste une flamme qui se consume.  
L'absence est à l'amour ce qu'est le feu au vent :  
Il éteint le petit et attise le grand.  
Cela dit, ma vie s'é-cool,  
Sans que j'aie à pleurer tout mon saoul.  
Je sais encore la voir belle,  
Alors je m'envole sur ses ailes :  
Un rêve où je te rejoins,  
Dans le bonheur d'un avenir certain.  
Ce n'est peut-être qu'un vain espoir,  
Mais je veux encore y croire !  
je dépose un baiser  
Sur cet horizon inachevé ... »

*Je me souviens d'un ami, je l'ai connu et je l'ai revu. Il faisait ses études à l'université de Nancy. Un jour, j'ai reçu par lettre un cri déchirant la nuit de Nancy. Un calvaire dans une cage de verre, il tourne en triangle, ô mon dieu ! Je ne sais pas combien de temps je me suis absenté. Tant bien que mal, je me suis retrouvé **rue De l'Astre du Jour**. J'ai laissé , mes yeux se reflétant dans une flaque d'eau, mon esprit partir dans un délire :*

« Sous ses rayons pâles  
Les pétales se dévoilent  
Les calices rétrécissent  
Et laissent découvrir  
De longues tiges lisses  
Prêtes à brunir  
Les longues étamines claires  
S'étiolent et se décolorent  
Les corolles se découvrent  
Pour s'épanouir  
Comme des sourires  
Multicolores

Lorsqu'il commence à chauffer

Les pétales tombent  
Pour laisser apparaître  
Les fruits bien mûrs  
Qui ont la peau mate  
Prêts à être croqués

Puis il se fait rare

Se couche moins tard

Alors les feuilles jaunissent  
Les jours raccourcissent  
Les calices tombent  
Aux pieds des tiges sombres

Enfin il disparaît  
Plus rien ne paraît

Tout semble désolé  
Ravagé, abandonné  
puis le manteau blanc  
Cache ce paysage désolant

Puis ses rayons pâles  
Caressent de nouveau les pétales  
Qui percent la neige  
Grâce à leur longues tiges.  
et tout renaît jusqu'à l'hiver  
Tel un cycle éphémère. »

*Ce doux poème m'amène à me souvenir de quelques phrases de l'écrivain Robert Philippe - un ami - :*

« Désolé,  
C'est tout ce que je sais  
Dire,  
Et c'est cela le pire. »

*Je poursuis ma mélancolique rue, me voici à présent dans la **rue Sans Amour**. Je rentre dans une cabine téléphonique et feuillette l'annuaire. Sur une page jaune de celui-ci, un poème est tracé au rouge à lèvres.*

« Cette rue s'ouvre devant moi,  
Rectiligne ou presque.  
Pareille à cet avenir  
Qui m'offre des horizons pleins de soleil.

Mais cette rue a une fin  
Qui n'est pas si loin.  
Est-ce mon avenir  
Que je vois au loin ?  
Vais-je bientôt finir ma vie ?  
Si tel est mon destin !

Et j'irais moisir

Dans le jardin du souvenir,

Parmi les granites, les marbres,  
Les chrysanthèmes et les arbres.

Quelle merde !  
Cette vie immonde  
Mais pour rien au monde,  
Je ne veux la perdre. »

*Je n'avais pas envie de téléphoner. Juste m'amuser un peu pour oublier le froid, pour oublier la douleur, pour ne plus avoir peur. Je me suis perdu dans le dédale des rues. Je suis arrêté devant une fourche. Il va falloir que je fasse un choix, **rue de la Lune ou rue sans soleil** ? Les rayons lunaires décomposent les façades des immeubles en de multiples ombres qui m'offrent leur message .*

### « THE LIZZARD'S MOON

Elle me poursuit  
Toutes les nuits  
Cette grande amie  
Des oiseaux de nuit  
Elle m'épie  
Lorsque je défie la vie.  
Sur ces toits de Paris  
Pour échapper à l'ennui,  
A la monotonie,  
Aux bruits,  
Avec l'amour de la vie.  
Où nous nous y sommes fait un nid.  
Nous y admirons la galaxie  
Sans aucun souci.  
Ah ! S'en aller d'ici !  
De ce monde d'ennui.  
**Partir dans l'oubli. »**

*Je devine le cadavre sombre d'un arbre fruitier. J'imagine les fruits en phase terminale d'une décomposition naturelle. J'ai envie d'une compote familiale de pêches. ô chaleur sucrée du clair de lune !*

« La pêche :  
Fruit du péché  
Mais point fruit défendu  
Sous sa peau velue  
Se trouve une chair sucrée  
Des plus tendre  
D'où coule un jus  
Qui tend à se répandre  
Sur des lèvres roses claires

Plaisirs de la chair. »

*Je marche en aveugle. Je me cogne à chaque anormalité de la route. Voulant marquer une pause, je fouille méthodiquement dans mes poches. J'en extrais un bout de papier froissé par la folie de ma marche. Je m'offre le loisir de le scruter du regard en dessous d'un réverbère.*

« Voici des partitions, des gâteaux et des fleurs  
Et puis voici mon coeur qui ne bat que pour toi.  
Ne le déchires pas avec tes deux mains, tes dix doigts  
Et qu'à tes yeux si beaux l'humble présent soit bonheur.

J'arrive tout couvert encore de suée  
Que le vent du large vient glacer à mon front.  
Permet que ma fatigue à tes pieds reposée,  
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur ton jeune sein laisses rouler ma tête  
Toute sonore encore de tes dernières proses ;  
Laisse-là s'apaiser de la bonne tempête,  
Et que je le caresse un peu puisque tu te reposes. »

*Je glisse précautionneusement le papier froissé dans sa poche d'origine et mon attention est aussitôt détournée. Quelques pages d'un magazine virevoltent au grès du vent, je réussis à en saisir une au vol. Et continuant mon aventure pédestre, je continue ma lecture :*

« La satisfaction matérielle  
N'apporte rien  
Lorsque l'on n'a pas atteint  
Le bonheur charnel.  
La vie paraît sans teint  
S'il n'y a pas les plaisirs corporels.

Toute l'après-midi  
J'ai attendu ton appel  
Mais aucune sonnerie  
Ne troubla mon éveil.  
Si seulement je pouvais,  
D'une sale maladie, mourir ;  
Pour ne plus souffrir  
D'être ignoré.

Ce soir, dans la nuit, dans mon coeur, il pleut.  
Et les lumières scintillent au fond de mes yeux.  
Cette nuit épaisse  
M'étouffe, m'opresse.

Ces perles brillantes de pluie  
Glissent sur mes joues et dans la nuit.  
Je préférerais qu'elles glissent sur tes joues  
Grâce au bonheur fournit par mon coeur si doux.  
Mais la brume s'épaissit,  
Mon âme s'obscurcit.  
Mon coeur est meurtri.  
Vous l'avez mis en charpie.  
Que vous ai-je fait pour mériter  
Autant d'indifférence ?  
Pas même un peu de complaisance  
pourrais-je un jour de nouveau aimer ?

Pourquoi me traitez-vous avec aussi peu de délicatesse ?  
Alors que je suis prêt à vous offrir toute ma tendresse.  
Qu'ai-je fait pour mériter autant d'indifférence ?  
Suis-je si peu intéressant d'apparence ?  
N'y tenant plus, je me regarde dans le miroir  
Je n'y découvre pas l'homme que je souhaiterais y voir.  
Mais lorsque l'on regarde une personne  
On n'en voit que la moitié.  
Hélas celle-ci n'est pas la bonne.  
Si je pouvais avec l'autre, la permuter.  
Tout n'est qu'illusion, rêve,  
Pour ma peine pas de trêve.  
Toujours ... Elle ressurgit  
Là où ne l'attend pas mon esprit.  
Là où quoique ce soit  
Me fait penser à toi.  
Mais toi, tu sembles t'en moquer.  
Ma détresse, comment peux-tu l'imaginer ?  
Juste préoccupée par tes petits soucis matériels,  
Sans te soucier de mon esprit  
Qui s'enfonce dans son propre abîme  
Et m'entraîne vers les cimes  
De la douleur, du chagrin et du ras le bol.  
Tout cela sans même un geste, une parole.  
C'est dommage,  
Que tu ne veuilles pas partager mon nuage,  
Fait d'amour  
Pour toi, pour toujours ... »

*Cette courte lecture me remémore un texte que j'ai lu quelque part. Une plume avait  
due tracer ces quelques mots sur une feuille, presque au hasard.*

## « Incendiaire.

Aucune femme, jamais, ne me conviendra  
non pas que je sois trop bien pour elle, loin de là.

Eternel insatisfait,  
Eternel ignoré :  
Il est des choses que la vie ne peut effacer.  
Mais jamais l'amour n'est venu me chercher.  
Tout juste effleuré mes pensées,  
Cela est trop ou pas assez.  
Car dès que je les vois,  
Je ne peux m'empêcher de rester quoît.  
A m'interroger, veulent-elles de moi ?  
Hélas, elles restent indifférentes à mon émoi.

Je rêve d'allumer leur flamme intérieure.  
Brûler la passion comme un fétu de paille.  
Incendier tout sur mon passage.  
Ne laisser que des cendres dans mon sillage.  
Les caresser d'un geste ample tel les faucheurs de blé,  
Les prendre par la taille  
Ou bien par les sentiments.  
Les aimer, tout simplement.

Hélas, il n'en est jamais rien,  
Au plus un phantasme de gamin  
Sans cesse ressassé  
Mais jamais exaucé.  
Eternel insatisfait  
ne réalisera jamais son souhait ! . »

*J'accélère la cadence de mes pas. C'est la danse des pièces de petite monnaie dans mes poches. Je m'engage dans une nouvelle rue qui ne m'est pas inconnue contrairement aux autres. La **rue Des Etats Dames** !*

« Mes états dames : Et tas d'échecs.

Les femmes, je suis contre ! Tout contre ...

Partir, pour ne plus revenir.  
Partir, mais là-bas que vais-je devenir ?  
Un homme solitaire,  
Sans rien d'autre à faire,  
Que contempler sa mélancolie  
En oubliant tous ses amis.

La connerie, c'est de l'intelligence ...  
Dans l'autre sens. »

*Je me rappelle de Femme actuelle, et puis je vois une poubelle. Elle dégorge ses immondices. Je m'approche, l'odeur est repoussante. Dans cet îlot de saleté, je découvre un grain de pureté.*

« Femme fatale  
Femme futile  
Fut-il fou d'elle ?  
Fut-elle si belle ?  
Si elle n'a pas de cervelle  
Quel intérêt lui procure t-elle ?

Femme utile  
Femme futile  
Fut-il ?

La vie lieu commun des mortels.

La femme est comme le théâtre, il faut l'apprendre pour se faire comprendre, se faire accepter pour finalement se faire oublier. »

*L'âme pleure. Je cours vers l'oxygène de la vie. Je cours à en perdre haleine. Je n'ai plus froid. Dans ma course, j'ai dépassé de nombreuses rues sans nom. Elles n'ont pas eu l'importance que celles-ci ont prise au fil des pas :*

- **Rue imaginaire** : « Imaginer ta présence  
Ce sentiment  
Se dresse en moi  
Quelques effleurements  
De dix doigts  
Les miens  
Que je crois tiens  
Et je crois en ta présence.

- **Rue de l'Amour des Yeux** :

« J'ai de l'amour plein les yeux

Mais personne n'en veut  
Mais qui sait ce qu'il veut  
Même les rêves sont vaporeux  
Qui a le temps de savoir  
Alors que personne  
N'a plus le temps de s'asseoir

On se réveille un matin  
On ne croit plus en rien  
Lorsqu'apparaît le jour  
On ne croit plus en l'amour  
Plus de goût pour vivre  
Juste envie de disparaître  
Rester dans son trou  
Sans aucun contact  
Juste moi contre ma solitude

Pour un combat sans certitude  
Pour délivrer mon âme de la lassitude. »

- *Rue de l'Ode à ...* : « Ton nom est un chant  
Qui ne rime pas avec trivial  
Toi, tu chantes  
Moi, je ne sais pas  
Mais si je savais  
Je te chanterais  
Quelques mots qui évoquent  
Ton doux nom  
Et les sons  
Qu'il m'inspire

En ton nom  
Il y a l'essence  
de mon existence  
Mais il y a une condition  
La réciprocité  
De cette existence désirée  
Si je vis  
C'est pour être avec toi  
*Et pas sans moi*  
Ton nom rime avec envie. »

*Une voiture vient bouleverser mes pensées. Je me suis ébloui et je n'en crois pas mes yeux. La fatigue gagne mon corps et mon esprit. Je cherche et trouve un jardin public. Je repose mes pensées sur un banc peint en vert. Je dévisage les feuillages des arbres environnants. Je dessine des mots avec les rayons qui se frayent un passage entre les feuilles.*

« Je voudrais qu'une voiture me renverse  
lorsque je traverse  
Pour que l'on ne retrouve de moi  
Que ces quelques mots pour toi :  
Seule chose qui compte à mes yeux.  
Brumeux  
D'une pluie salée  
Que ton éloignement m'ont inspirés

Heures Hindoues  
rentrer tard ?  
Ne pas rentrer !  
Marcher jusqu'à toi  
Malgré le froid  
Qui me glace  
Mais bien moins froid  
Que mon coeur loin de toi

Heures hindoues  
Rentrer tôt ?  
Tôt ou tard,  
Je reviendrais.

Décoller de ce bitume,  
Oublier mon amertume.  
M'élever  
Dans cette nuit étoilée  
Oublier ce putain d'ennui  
Et avant que la nuit soit finie,  
Je serais à tes côtés,  
Pour t'embrasser  
Car je sais enfin  
Que demain nous appartient.

Soudain le silence revient  
Et avec lui mon angoisse gagne du terrain  
Seuls mes pas résonnent  
Sur le macadam, personne ...  
Pas même l'écho lointain  
Des tiens.

Les feuilles mortes jonchent le sol,  
La chanson qu'elles me chantaient ...  
C'est une chanson qui nous ressemble,  
Moi qui t'aimais,  
Toi qui m'aimais ?  
Nous sommes désunis,  
Mais pas encore amants.  
Y-a-t-il un espoir  
De te voir  
Un jour, une nuit, toute la vie ?  
Je suis seul sur ce trottoir dans cette nuit. »

*Je crois que je me suis assoupi ! C'est l'inertie. La fatigue ne m'a pas laissé tomber.  
J'emprunte la voie rapide. Je prends un petit raccourci, j'évite une impasse !  
**L'impasse du pendu.***

« Je suis pendu au vide de ma boîte aux lettres.  
Mon seul lien avec les miens  
Comment vivre  
Et pourquoi vivre,  
Sans amour ?  
Envie, il y a vie.  
Envie de toi  
Mais la vie sans toi ...  
Et toi as-tu envie de moi ?  
Je ne sais pas même si tu es en vie.  
Donne moi un petit signe d'en vie.

Une envie de vie avec toi.  
Toi et moi en vie,  
Avoir pour seule envie :  
Toi, une vie avec moi,  
Moi avec toi pour une vie. »

*Enfin de l'espace, enfin de la place, je suis **Place Du Rendez-vous**. Je ne veux pas rester immobile. J'ai un mobile : mon intempestive vessie ! D'un pas rythmé, je m'en vais remédier à ceci ...*

« Encore envie de fuir.  
Ne plus devoir rien à personne  
Plus d'engagement, de sentiment.  
La liberté, du temps  
Pour découvrir de nouvelles émotions  
Expérimenter autre chose  
Une autre vie, peut-être La Vie.  
La vraie, celle dont on rêve.  
Sans attache, sans dépendance.  
Pouvoir m'arrêter sur ma vie  
Réfléchir, écrire, lire  
Mais hélas, j'ai déjà perdu  
Plusieurs années : erreur de jeunesse.  
Aussi je ne peux plus.  
Toujours obligé d'aller de l'avant  
Mais je n'ai plus envie de vivre dans ce monde  
Qui concasse les esprits.  
Je veux laisser le mien être libre de ses rêves.  
Libre de choisir de m'évader si l'envie m'en prend  
Car le ciel est trop gris, la plafond trop bas. »

*Je reviens, soulagé, à ma place. J'en fais trois fois le tour et puis je change de place. Je me téléporte devant la porte d'une nouvelle rue, celle de **Nat** !*

« Toi, la petite fleur déracinée  
On a essayé de te replanter  
Mais les tempêtes familiales  
On eu raison de tes racines  
Et portés par le vent, tes pétales  
Sont allés se reposer chez une copine.

Dans cette nuit à étoiles  
Coule sur ta joue la rosée  
unique trace de ton tourment.  
Tu rêves de t'envoler au firmament  
Mais tout te rattache à la cruelle réalité.  
Cette petite chambre, ce lit glacé  
Qui ne t'appartiennent pas.

Les tiens sont loin de là.  
Mais la douleur  
Que tu as fuit.  
Elle, elle te suit.  
Et tes pleurs  
En ont la saveur

Rien d'ici  
N'essuie  
La tristesse du coeur

Si je pouvais pour toi.  
Je décrocherais n'importe quoi.  
La lune au lasso, je l'attraperais  
Et à manger, je te la donnerais.  
Pour que la lumière de son clair  
Te réchauffe et t'éclaire.  
Mais moi aussi tu m'as fuit  
Tu ne m'a jamais écrit.  
Alors, seul, sous cette lune  
Je rêve au long baiser  
Que j'aurais pu te donner.  
réunion commune,  
De notre solitude,  
De notre lassitude.  
Pourquoi ne pas vivre en grand  
Ce que l'on rêve timidement ?

Et voici fini,  
Un long poème  
Pour simplement te dire  
Que je t'aime ... »

*Je me suis promené sur les berges d'un fleuve. il charriait la misère du monde, les rebuts, ce que le genre humain exècre : Une eau dégoûtante par sa puanteur et sa couleur. Un égout qui serpente jusqu'à l'horizon. Et c'est gratuit ! Etrange coïncidence, je suis justement au milieu de la **rue du Plaisir Gratuit**.*

« Un centre commercial. un regard erre. Tête en l'air. Une femme passe. Habillement glamour. Cliché. En embuscade, un uniforme vert. Tête masculine. Le regard incliné. Ciblé sur une paire de jambes. Dévoilées de noir. L'angle de vision remonte. Le corps féminin s'éloigne. Deux regards se croisent. L'un amusé. L'autre gêné. pourtant quel mal à profiter de ce qui est offert à la vue. Derrière l'uniforme. Il y a avant tout un homme ... »

*Mais je perds mon temps ! Je suis resté là sans bouger. J'ai regardé ma montre et j'ai vu le reflet de mes rétines sur le verre gondolé. Les aiguilles ont continué d'avancer et moi, j'ai passé mon chemin.*

« Un Samedi à Paris. Journée shopping. Un couloir de métro. Un guitariste. Il l'écoute. Un standard. Le guitariste : " Un film dans la tête ? ". " Oh Oui ! ", répond-il. Puis part. sur son idée. le guitariste termine la chanson. Elle passe. Jette une pièce. Voit la rame s'éloigner. Il avait rêvé de la rencontrer. Comme ça par hasard. Il l'avait raté. De peu ... *D'un cheveu !* »

*J'aimerais troquer mes chaussures contre une bassine d'eau bouillante. Mes semelles traînent et la crasse se glisse dans la moindre villosité. Si j'avais un poste de radio cela m'aiderait à passer mon temps. Et me voilà en train d'inventer le discours tordu d'un commentateur d'âme.*

« Nouvelle Année  
Et pourtant rien n'a changé.  
Coeur toujours solitaire ...  
Inspiration laissée au vestiaire.  
Travail de forcené,  
Pour les partiels fin Janvier.  
Et même aux infos  
On se croirait deux ans plutôt.  
On a ressorti de sa boîte,  
Le vilain petit diable au teint mat.  
On continue à livrer des sacs de riz.  
Moi, je lis, encore et encore de la thé-o-rie.  
Pour l'un comme pour l'autre, il faut de l'eau.  
Mais les glandes lacrymales n'en ont déjà versé que trop.  
Même plus de sentiment de compassion, une simple indifférence.  
Comme pour les demoiselles que je regarde pour le plaisir des yeux, en silence.  
Sentiments amoureux laissés au clou.  
C'est normal en cette période de retour des religions et des croyances.  
Plus de place pour les amours fous.  
On n'a plus le droit à la démente.  
Comme tu dis, le mythe de l'Amour, on en a fait de la confiture !  
C'est normal, ce n'est pas pour les cochons, mais pour les âmes pures.  
Je dirais même plus, on en a fait de la gelée.  
Une paroi entre les gens que personne n'ose briser  
De peur que tout s'éf-fondre.  
J'ai quand même eu un beau voyage à Londres.  
Passé en charmante compagnie  
Pas avec celle dont j'avais envie  
Mais j'ai fait la connaissance  
De charmantes demoiselles de Licence.  
Amitié très éphémère ( 3 jours )  
Née dans une des cages en fer.  
Voilà pour les dernières nouvelles  
De ton ami " proche " et fidèle.  
*Le reste, tu peux le mettre à la poubelle !* »  
*J'entends les sirènes au loin. La police au secours de l'opprimée ou les pompiers qui roulent vers un feu. Sur le toit d'un haut immeuble, un néon tapageur inscrit un slogan en lettres de feu.*

« Sagesse n'est pas le rêve qui le pince,  
Toujours en état de delirium très mince,  
Echange de mots est son leitmotiv,  
Près à tout pour que la passion vive,  
Haine à couper au couteau,  
Amertume est l'un de ses maux,  
Narcissique, il ne l'est point,  
Ecriture et talent sont chez lui joints.

Pourvoyeur d'amitié,  
Oubliant la réalité,  
Tempérament fougueux,  
Démessurément amoureux,  
Eliminer tout ce qui est National,  
Vivant tant bien que mal,  
Ivre de vie dans ses discours,  
Non sans un certain sens de l'humour. »

*J'entends le crépitement du bois qui meurt. La flamme orangée, dévorante, se lèche les babines : les hommes sont impuissants ! Je décide de lever le camp. Je fiche le camp ! A quand la nouvelle rue ? On ne va pas attendre longtemps. 100, 50, 25, 5 mètres, la voilà : **Rue de La Lyre.***

« Lire un ami éloigné,  
Prit dans l'engrenage de la morosité.  
Ne pas trouver les mots pour le reconforter.  
Et pourtant il faut l'aider.  
Être passé par là et ne savoir que faire  
Pour évacuer de sa bouche, ce goût amer.  
L'an dernier lui, y avait réussi,  
A me faire oublier mes soucis.  
Les rôles sont inversés  
Et plus d'idées à tracer.  
Seul face à la page blanche  
Et le coeur qui flanche  
comment par de simples mots  
Soigner ses maux,  
Exprimer les sentiments du coeur  
Pour épancher sa douleur ? »

*Je fais un gigantesque bond en avant et me retrouve quelques rues derrière la dernière. Je ne peux plus avancer. La fatigue va m'envahir et dans un ultime sursaut littéraire. J'offre au ciel et aux âmes perdues mon souffle qui se fait court.*

« Chaque jour, il longeait un mur,  
Ciment granuleux aux couleurs délavées.  
Puis par une petite porte dans celui-ci.  
Il voyait le ciel, le bas d'une ville.  
Et sur la terre, de longues pierres  
Ornées de fleurs, alignées parfaitement.  
Cette lucarne, chaque jour  
Lui renvoyait son issue inévitable.  
Et il continuait son chemin  
Sans soucis pour demain, l'esprit serein. »

*Mes amitiés mon frère de sang !*

Renseignements pratiques :

- On compte 8173 mots.
- Le fichier texte fait 332 Kilo-Octets.
- Ce document est le fruit de deux laborieuses journées de tapotage.
- Il a fallu seulement effectuer la lecture de 20 lettres de ta plume.
- Je ne te donne pas le prix de la reliure.
- Il m'a fallu beaucoup d'affection pour toi - c'est assez chiant, il faut tout lire, tout taper et en plus rédiger les introductions aux textes.
- Et dire que l'on en a pas fini avec ces maudites lettres !
- " Il a fallu en plus que je corrige les fautes " - La Mère de Steph.